

GLUCK

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649150601

Gluck by Julien Tiersot

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

JULIEN TIERSOT

GLUCK

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

GLUCK

PAR

JULIEN TIERSOT



PARIS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1910

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

A MADAME PAULINE VIARDOT

GLUCK

I

JEUNESSE DE GLUCK L'OEUVRE PRÉPARATOIRE

(1714-1762)

Christophe-Willibald Gluck est essentiellement ce que, dans le langage de son siècle, on appelait un « enfant de la nature ». Son père était une façon de paysan, devenu garde forestier après avoir, dans sa jeunesse, servi comme soldat dans les armées du prince Eugène. Sa situation était modeste quand lui naquit le fils qui devait, par son génie dans l'art, couvrir d'une pure gloire le nom de Gluck : il résidait alors dans un pauvre village isolé parmi les montagnes du Haut-Palatinat (dans le royaume actuel de Bavière), Weidenwang.

C'est dans une rustique maison de ce pays perdu que, le 2 juillet 1714, vint au monde le futur auteur d'*Armide*.

TIERSOT.

Celui-ci ne doit rien de plus à Weidenwang que d'y avoir vu le jour : il n'avait pas encore deux ans qu'il avait déjà quitté ce lieu, le père, appelé au service de la maison Lobkowitz, s'étant fixé dans la Bohême, qui semble avoir été la patrie d'origine de leur famille. L'enfant y grandit à l'air pur des forêts, se développant sans contrainte, passant ses journées à courir à travers champs et montagnes et, par ce rude apprentissage de la vie, faisant provision de forces pour les futurs combats.

Le voisinage de Kommotau fut favorable à l'éducation de son esprit. Il y avait, dans cette petite ville du nord de la Bohême, un collègue dont il suivit les classes : il y reçut, outre l'instruction générale, l'initiation aux premiers principes de la musique. Et quand il lui fallut se lancer dans la vie, c'est à ses aptitudes et à ses connaissances dans cet art qu'il demanda ses premières ressources. Venu à Prague, il fut admis à faire sa partie dans la maîtrise de la Teinkirche, dont le chef était un des meilleurs maîtres de ce pays si musical, Czernohorsky. Quand il avait fini de chanter vêpres, il sortait de la ville, portant sur le dos un violoncelle (c'était son instrument), et s'en allait dans les villages du pays tchèque, au milieu d'une troupe d'artistes de rencontre, faisant danser les filles

ou charmant les paysans en leur jouant quelque savoureux chant populaire.

Ce fut ainsi que Gluck, destiné à frayer plus tard avec les grands de la terre, débuta dans la carrière comme musicien ambulancier.

Les hasards de ses courses errantes, après l'avoir d'abord amené jusqu'à Vienne, où le prince de Lobkowitz, maître de son père, utilisa ses talents naissants, mirent sur son chemin un autre protecteur, le comte Melzi, noble Italien de Lombardie : celui-ci l'attacha à sa personne et l'emmena dans son pays d'outre-monts. C'en était donc fini de la vie indépendante et vagabonde. Mais Gluck était un fort : il se soumit sans plainte à la discipline salutaire.

A Milan, où il arriva lorsqu'il avait déjà atteint, sinon dépassé, sa vingt-cinquième année, il perfectionna d'abord sa technique en travaillant sous la direction de Sammartini, un artiste d'une activité singulière. Puis il se mit résolument à l'ouvrage, et, pendant près de trente ans, entassa les unes sur les autres les partitions d'opéras italiens, bornant d'abord son ambition à satisfaire au goût de son époque, ne cherchant rien de plus qu'à faire comme avaient fait ses prédécesseurs, comme le continuaient servilement ses contemporains.

L'on sait ce qu'était l'opéra italien au milieu

du xviii^e siècle : une sorte de concert scénique d'où était exclu tout intérêt dramatique et dont la principale raison était de mettre en valeur les voix et les talents des chanteurs. Une série d'airs reliés par d'insignifiants récitatifs et dont l'ordre, les mouvements, les formes surtout, étaient prévus, réglés, dosés par avance, telle était la trame sur laquelle le musicien était invité à broder son œuvre. Métastase, poète lauréat, était l'homme qui avait le mieux su réaliser l'idéal littéraire de ces sortes de compositions, toutes d'extérieur, où les fleurs d'une rhétorique brillante étouffent le cri du cœur. Tous les musiciens de son temps furent obligés d'en passer par ces conventions et ces exigences : il en résulta que pas un ne produisit une œuvre durable. Haendel, qui écrivit près de cinquante opéras dans cette forme, n'aurait laissé que la renommée d'un musicien de second ordre s'il n'avait, en outre, produit ses oratorios ; et ce n'est ni *la Clémence de Titus*, ni même *Idoménée*, qui ont rendu Mozart immortel, mais *Don Juan*, *Figaro*, *la Flûte enchantée*, conçus suivant une autre esthétique.

Gluck passa donc la plus grande partie de son existence à mettre ou remettre en musique, dans les formes convenues, les poèmes de Métastase ou de ses émules et, pas plus que les autres,

il ne réussit à donner la vie à un genre mort. Il commença ce métier en 1741, et, malgré des efforts de plus en plus vigoureux pour secouer le joug, ne put guère s'empêcher, jusqu'aux environs de 1770, d'obéir aux exigences impérieuses de l'opéra italien.

Après cette dernière date, et comme il était déjà près d'atteindre soixante ans d'âge, il recommença sa vie. On le vit tourner le dos à l'Italie, et, lui Allemand, donner la préférence à la France, dont il aimait l'esprit libre et dont les traditions musicales étaient plus conformes aux aspirations de son génie. En cinq ans, de 1774 à 1779, il y créa pour l'avenir cinq chefs-d'œuvre qui, à la vérité, sont tout Gluck. Ces cinq œuvres, comme ces cinq années, semblent donc compter seules dans sa production comme dans sa biographie. Aucune autre de ses partitions n'est connue du public; et si les diverses particularités de sa vie parisienne ne sont point ignorées, l'on n'a généralement, sur le reste, que des notions assez sommaires.

L'on imagine pourtant bien qu'un homme tel que Gluck n'est pas resté sans rien faire pendant soixante ans. Au contraire, cette longue période de sa vie fut un long acheminement vers la réalisation d'un idéal qui se forma peu à peu en